

# La Vie et la Mort

J'ai vu ces songeurs, ces poètes,  
Ces frères de l'aigle irrité,  
Tous montrant sur leurs nobles têtes  
Le signe de la Vérité.

Et près d'eux, comme deux statues  
Qui naquirent d'un même effort,  
Se tenaient, de blancheur vêtues,

J'ai vu le mendiant Homère,  
Le grand Eschyle au cœur sans fiel,  
Chauve, et dans sa vieillesse amère  
Insulté par le vent du ciel ;

J'ai vu le lyrique Pindare,  
L'élève divin de Myrtis  
Dont un roi prenait la cithare,  
Comme le chevreau broute un lys ;

J'ai vu mon père Aristophane  
Blessé par des mots odieux,  
Et devant le peuple profane  
Défendant Eschyle et ses Dieux ;

J'ai vu buvant la sombre lie  
De ses calices triomphants,

Sophocle, accusé de folie  
Et maltraité par ses enfants ;

J'ai vu portant l'affreux stigmate,  
Ovide fugitif, buvant  
Le lait d'une jument sarmate  
Au désert glacé par le vent ;

J'ai vu Dante en exil, et Tasse  
Abandonné par sa raison,  
Collant sa face morne et lasse  
Aux noirs barreaux de sa prison.

Pareil au lion qui soupire  
Sous le vil fouet de ses gardiens,  
Hélas ! j'ai vu le dieu Shakespeare  
Aux gages des comédiens ;

J'ai vu Cervantès, pauvre esclave,  
Au bagne exhalant ses sanglots,  
Et Camoëns sanglant et hâve  
Luttant dans l'écume des flots ;

J'ai vu, tant le destin se joue  
En des caprices insensés,  
Corneille marchant dans la boue  
Avec ses souliers rapiécés,

Et Racine, cet idolâtre,  
Tombant les regards éblouis

Par le tonnerre de théâtre  
Que lançaient les yeux de Louis,

Et Chénier, dont le trait rapide  
Atteignait sa victime au flanc,  
Versant sur l'échafaud stupide  
La belle pourpre de son sang.

Brillant de la splendeur première,  
Tous ces grands exilés des cieux,  
Tous ces hommes porte-lumière  
Avaient des astres dans leurs yeux.

Lorsqu'elle frappait notre oreille  
Avec le bruit du flot amer,  
Leur voix immense était pareille  
À la tumultueuse mer,

Et leur rire plein d'étincelles  
Semblait lancer dans l'aquilon  
Des flèches pareilles à celles  
De l'archer Phœbus Apollon.

Pourtant sans foyer et sans joie,  
Sous les cieux incléments et froids  
Ils traînaient leur misère, proie  
De la foule, ou jouet des rois.

Et dans ses colères, la Vie,  
Brisant ce qui leur était cher,

D'une dent folle, inassouvie,  
Mordait cruellement leur chair.

Les mettant dans la troupe vile  
Des mendians que nous raillons,  
Elle les poussait dans la ville  
Affublés de sombres haillons ;

Sur eux acharnée en sa rage,  
Et voulant les réduire enfin,  
Elle leur prodiguait l'outrage,  
La pauvreté, l'exil, la faim,

Et les pourchassait, misérables  
Qui n'espèrent plus de rachats,  
Ayant tous leurs fronts vénérables  
Souillés de ses impurs crachats !

Mais enfin la compagne sûre  
Venait ; la radieuse Mort  
Lavait tendrement la blessure  
De leurs seins exempts de remord.

Ainsi que les mères farouches  
Qui sont prodigues du baiser,  
Elle les baisait sur leurs bouches  
Doucement, pour les apaiser.

Sous leurs pas, ainsi qu'une Omphale,  
Elle étendait au grand soleil

La rouge pourpre triomphale  
Pour leur faire un tapis vermeil,

Et sur leurs fronts brillants de gloire  
Devant le peuple meurtrier,  
Avec ses belles mains d'ivoire  
Elle attachait le noir laurier.

Théodore de Banville (1823–1891)